

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 5 Octobre 1847.

No. 7.

ORAISON FUNÈBRE D'O'CONNELL.

Comme nous avons longtemps entretenu nos lecteurs du Libérateur O'Connell, nous avons craint qu'il ne leur serait pas agréable de voir encore l'oraison funèbre par le Père Ventura venir remplir nos colonnes pendant plusieurs numéros. Aussi nous proposons-nous d'insérer au moins une appréciation de cette oraison lorsque l'article suivant nous est tombé sous la main.

L'oraison funèbre d'O'Connell n'est pas seulement la magnifique éloge du plus grand citoyen des temps modernes, elle est encore un monument élevé par le plus illustre orateur de l'Italie à la gloire de Pie IX et de la sainte Église romaine; ou la compléter parmi les actes les plus importants et les plus féconds de ce pontificat destiné à relever et à fonder tant de choses dans le monde et à jeter tant d'éclat dans l'histoire. Le P. Ventura est un de ces hommes puissants par l'esprit et par le cœur, que Dieu donne aux envoyés de sa miséricorde pour les assister et les seconder dans leur œuvre de salut, et qui se trouvent prêts au moment marqué pour remplir des missions qu'il n'avaient pu prévoir, mais auxquelles cependant les avaient préparés le travail et les méditations de toute leur vie.

Daniel O'Connell, éprouvé de fatigues et de douleur, vint mourir en Italie; il l'envoie son noble cœur à Rome, où Dieu ne lui permet pas d'aller lui-même. Pie IX, digne de recevoir ce legs sublime, cherche autour de lui un esprit assez élevé, une voix assez éloquente pour louer le Libérateur de l'Irlande au nom de l'Église dont il est chef et du peuple dont il est roi. Il trouve un religieux, naguère encore presque en disgrâce, quoique vénéré de ceux mêmes qui le tenaient à l'écart, écrivain déjà célèbre, orateur éminent, philosophe profond, observateur assidu de la politique humaine, mais surtout prêtre fervent, plein d'une ardeur de jeunesse dans la nature de son âge, de son caractère et de sa foi. Voilà celui qui, devant le cœur d'O'Connell, parlera pour Pie IX, comme Aaron parlait pour Moïse.

On n'a pas oublié ses paroles. De tels accents ne retentissent pas sur la terre pour passer sans laisser d'autre souvenir que celui d'un bruit harmonieux. Depuis des siècles, rien de tel ne s'était dit dans la chaire chrétienne, et nulle autre chaire peut-être que celle où l'orateur est monté par l'ordre du pasteur suprême n'eût supporté sans s'ébranler un pareil poids de vérités politiques. Ce n'eût pas été assez de mettre le Père Ventura en présence du cœur et de la vie d'O'Connell; il y fallait la majesté du lieu saint, la majesté de Rome et la mission de Pie IX.

Nulle part autant que dans ces pages que nous venons de relire, n'éclate cette sagesse calme et hardie avec laquelle l'Église a toujours su, quand l'honneur était arrivé, se mettre à la tête des grands mouvements de l'esprit humain pour les redresser, les consacrer et les rendre invincibles.

Une chose grande entre toutes signale le siècle dont nous allons atteindre la moitié. Ce n'est pas le merveilleux écart des batailles, ni le nombre des révolutions, ni le progrès des sciences, ni la disparition de l'islamisme, ni l'introduction d'une partie du monde barbare dans la sphère envahissante de l'activité chrétienne; c'est ce mouvement des consciences et des esprits, encore à peine remarqué de nos politiques aveugles qui se résument en deux mots, si souvent prononcés par nous: LIBERTÉ DE L'ÉGLISE.

Ce mouvement est l'effort suprême qui sauvera la civilisation, menacée de mort dans la splendeur de ses œuvres. S'il réussit, il consolidera toutes les conquêtes de la politique, de la science et des armes de l'Europe civile, corrompue jusqu'au fond de ses entrailles par la sensualité, jusqu'au fond de son esprit par l'orgueil, sera la proie des barbares qu'elle engendre elle-même et de ceux vers qui elle s'ouvre de nouveaux chemins.

Le libérateur de l'Église introduira partout cet atôme qui empêche l'esprit et les âmes de se corrompre; elle apaisera la haine chaque jour plus irritée du prolétaire européen, en guérissant le riche de sa dureté et de son orgueil; elle amollira par l'eau du baptême l'âme d'airain du barbare; elle fera entrer le prolétaire et le barbare comme des enfants dociles dans la famille civilisée, d'où l'avidité des trafiquants, les rejettes, ne leur laissant que le rôle d'une bête de somme, qui se révolte parce qu'on l'accable et qu'on la tue, parce qu'elle s'est révoltée.

L'oppression de l'Église consacrera toutes les oppressions; elle introduira l'esprit sanglant de la persécution religieuse dans l'action des pouvoirs civils, les résistances armées, les meurtres systématiques, et fera érouler pour des siècles peut-être, tout l'édifice social; car les barbares ne sont ni hommes d'État, ni savants, ni lettrés, ni honnêtes gens, et ne sont que des barbares, poussés par leur propre infamie à tuer de préférence les hommes d'État, les savants, les lettrés, les honnêtes gens, tout ce qui se distingue en quelque façon que ce soit de leur ignorance et de leur brutale scélératesse.

Or, l'éloge funèbre d'O'Connell, prononcé à Rome par le P. Ventura, en vertu du choix et des ordres du souverain-pontife Pie IX, est le programme du devoir religieux et politique destiné à conquérir la LIBERTÉ DE L'ÉGLISE. L'éclat de la société romaine, assemblée pour entendre ce discours, a senti la portée, et d'une commune voix l'a considéré comme un événement. Imprimé à Rome par la volonté du Souverain-Pontife, approuvé théologiquement par le Maître du sacré-palais, traduit aussitôt en plusieurs langues, baptisé du juste et glorieux nom de *catéchisme de la liberté*, ce magnifique exposé du sentiment catholique protégera mieux les droits de l'Église, c'est à dire les véritables Droits de l'Homme, que ne l'aurait fait une bataille gagnée par les armes, car c'est une bataille gagnée par la raison.

Qu'y voit-on cependant? Rien qui puisse étonner les esprits un peu éclairés; beaucoup de choses oubliées, sans doute aucune chose nouvelle. L'Église n'innove pas; elle répare, elle restaure, elle remet ce que le temps, les circonstances, les abus avaient couvert de poussière et comme frappé de mort. Quand les sociétés humaines, après de longs siècles et de longues agitations, croient qu'elles ont besoin de dogmes nouveaux, l'Église remonte à ses traditions, elle indique aux esprits la route qu'ils ont quittée, malgré ses avis et ses prières, pour

s'égarer à la poursuite d'un bien chimérique, et cette route est celle que cherche l'instinct de la civilisation en péril. On y voit les monuments des saints qui ont combattu et qui sont morts, souvent par le glaive pour retener les peuples que séduisait l'erreur ou que contraignait la tyrannie. C'est le même chemin, car il n'en est pas d'autres; seulement, sur cette voie antique et éternelle, l'homme se donne de nouvelles insinuations, se bâtit de nouvelles demeures, plus conformes à des habitudes, à des idées, à des besoins qui ont changé.

En annonçant la direction qu'elle va prendre, l'Église se dévoue à de grands combats. Résolue de secouer l'autocratique gouvernementale qui prétend l'accabler d'un joug avilissant, et de façonner la démocratie, « cette héroïne sauvage, (1) » au respect de la conscience et au sentiment chrétien de la justice, l'Église aura contre elle tous les ennemis irréconciliables de la religion, tous les ennemis irréconciliables de la liberté, c'est-à-dire tous ceux qui ne voient dans la religion qu'un instrument de règne, tous ceux pour qui la liberté n'est que la négation des droits d'autrui. Mais le plus grand obstacle était dans la foule de ces esprits honnêtes qui, ne voyant qu'un côté des choses et sans guide au milieu des décombres que font les révolutions, s'attachaient exclusivement à une des deux forces qu'il faut réunir, convaincus, ceux-ci, qu'ils devaient sacrifier la liberté à la religion, ceux-là que la religion était le principal et l'unique adversaire de la liberté. L'orateur romain a dissipé cette double et dangereuse erreur. Quel catholique, quel honnête homme, quel homme de bon sens ne finira par quitter l'étroite enceinte des doctrines exclusives de pouvoir ou de liberté, pour se rendre sur le large terrain que le P. Ventura indique aux raisons droites et aux consciences pures dans ce vil et éloquent résumé de tout son discours:

« Tel est d'aujourd'hui, l'état des opinions et des sentiments des peuples en Europe que la liberté ne peut rien faire sans la religion, non plus que la religion sans la liberté, et que les ennemis de la religion sont les véritables ennemis de la liberté, comme les ennemis de la liberté sont les véritables ennemis de la religion. Qui dit religion sans liberté dit une insulte à l'humanité; qui dit liberté sans religion dit un mot infernal. La religion sans la liberté perd de sa dignité, la liberté sans la religion perd tout son charme. La religion sans la liberté tombe dans l'avilissement; la liberté sans la religion devient anarchie. La liberté enlève à la religion ce qu'elle peut avoir d'humiliant, la religion dépouille la liberté de ce qu'elle a de sauvage. La liberté rend la religion plus belle, comme la beauté rend la vertu chère; la religion conserve la liberté, comme le sel empêche la corruption. »

Combien d'esprits qu'embarassait l'antagonisme apparent de la religion et de la liberté, ou qui, sans y songer, sur le hasard de leurs préjugés, avaient pris parti pour l'une et contre l'autre, reconnaissant l'évidence de ces déductions, se rattacheront aux nobles pensées de l'orateur, malgré le voile dont les parois de la religion sans liberté et de la liberté sans religion couvraient de leur cœur!

Chose à remarquer, ce discours, où une si large part est faite à la liberté et au pouvoir, semblait, par la grandeur des questions qu'il agite non moins que par les circonstances sociales au milieu desquelles il a été prononcé, devoir occuper toute la presse. Toute la presse l'a en contraire passé sous silence. Aucun journal politique n'en a fait l'objet d'une étude sérieuse. Ce n'est pas qu'ils ne l'aient compris, et tout au contraire, leur silence est un aveu qu'ils en devaient l'importance. Mais aucun n'ose l'approuver, ni le combattre, parce qu'en donnant raison aux parcelles de vérité éparses dans leurs divers programmes, il ébranle la masse de sophismes étroits, injustes, égoïstes, à l'abri desquels chaque parti se cache et se met à dissimuler ses misères et à durer plus longtemps. Il n'est pas plus facile de divaguer à perte de vue sur une proposition de réforme électorale ou sur un banquet patriotique, et pour tout dire, ils s'y entendent mieux; car s'il y a dans le monde des gens à qui les idées fassent peur, ce sont ces conducteurs de l'opinion.

Nous n'avons pas les mêmes raisons pour nous taire sur une manifestation, sur un événement qui est, nous le répétons, le programme du mouvement catholique pour la conquête de la liberté de l'Église, tracé à Rome, sous les yeux mêmes et sous l'inspiration du Souverain-Pontife, c'est-à-dire de celui qui Dieu a marqué de toute manière, par le courage, par la vertu et par l'autorité, pour être le chef de ce mouvement.

En outre, il nous est permis de dire que le discours du P. Ventura est la consécration la plus glorieuse et la plus complète des doctrines que nous n'avons cessé de soutenir. Il n'est pas nécessaire de le rappeler aux lecteurs de l'Unité; mais on remarquera avec joie que les sentiments et les principes dont ce jour naît est depuis longtemps l'organe sont parfaitement conformes à ceux que l'illustre orateur de Rome vient de poser avec tant de fermeté. Nous en donnons une seule preuve, non par besoin, mais à ceux qui volontairement ou non se trompent encore sur notre conviction et s'alarment de nos tendances. Voici ce que nous disons il y a un an, le 16 septembre 1846, dans un article qu'on ne fut pas éloigné alors de taxer de témérité.

« Deux sentiments puissants, impérieux, légitimes, qui veulent être satisfaits et qu'il faut satisfaire, après s'être livré par l'iniquité des hommes, une lutte séculaire et acharnée, s'aperçoivent que loin d'être inconciliables, ils sont nécessaires l'un à l'autre; la religion a besoin de la liberté, la liberté a besoin de la religion, et la religion et la liberté jettent entre elles les bases d'une loyale alliance. Voilà le grand fait de ce siècle. Nous disons que ce fait est heureux. Pas un cœur droit, pas un esprit élevé qui ne l'accueille avec des transports d'admiration. Il sera le salut de la religion dans les pays libres, parce qu'il lui garantira ou lui restituera tous les droits qui la font prospérer; il sera le gage de la liberté dans les pays religieux, parce qu'il la modifiera, parce qu'il assainira, si nous pouvons parler ainsi, ce levain d'idées libérales qui sans cesse et fermement et qui rencontre pour obstacle capital l'horreur des impiétés par lesquelles, jusqu'à présent, il a signalé ses explosions... »

« Nous visions naguère une contrée catholique où la Révolution a laissé de lamentables traces de son passage. Sous les arceaux mutilés d'une puissante abbaye, un habitant

nous disait avec colère: « Ici vivaient des moines fastueux et inutiles qui étaient nos seigneurs temporels et dont nous nous sommes débarrassés. » Le lendemain d'autres citoyens, nous montrant d'autres décombres, s'écriaient: « Les révolutionnaires ont fait ces ruines; ils ont insulté nos autels, abattu nos croix, tué nos prêtres, persécuté et dépouillé les bienfaiteurs du pays. » Ce double langage peint la situation d'un grand nombre d'esprits. Un monastère tombé dans le relâchement et dont on oublie les annales sublimes, voilà tout ce que les uns connaissent de la religion; des spoliateurs promenant l'incendie et la mort, telle est l'image sous laquelle les autres se représentent la liberté. De là un antagonisme profond, exploité trop habilement, ici au profit du despotisme gouvernemental, qui prétend sauvegarder la religion et l'ordre public, là au profit de l'avidité révolutionnaire, qui invoque et trompe l'instinct de la liberté. Dupes de ce machiavélisme, la religion et la liberté s'épouvantent l'une de l'autre et s'imputent avec amertume les pertes qu'elles font et les gênes qu'elles font et les gênes qu'elles subissent en commun. Mais est-il possible de faire entendre à ceux-ci que des monastères gâtés par la richesse et mal gouvernés par les prélats de cour ne sont pas la religion; à ceux-ci que des bourgeois armés par des pamphlétaires ignares ne sont pas la liberté? D'ailleurs, sans remonter à l'origine d'un malentendu que l'histoire maintient, mieux faite à toutes les intelligences, et que l'expérience des jours où nous sommes rend assez évident, il est, en dehors de tous les reproches vrais ou faux dont on peut nourrir la dispute, un point où se rallient unanimement les convictions honnêtes et éclairées: c'est qu'il faut aux sociétés modernes une part considérable de religion et de liberté, qu'aucune religion n'est possible sans liberté, qu'aucune liberté n'est praticable sans religion.

Dès lors, à quoi bon se perdre en banales récriminations, sur ce qui fut la nécessité ou le tort, il n'importe, du passé? Pourquoi s'épuiser en efforts coupables ou tout au moins inutiles, afin de faire dominer seul l'un de ces deux principes qui ne peuvent avoir toute leur force salvatrice qu'on se servant mutuellement de garantie? Vouloir imposer la religion aux consciences qui la repoussent serait une folie aussi criminelle que la persécution; prétendre établir sur l'oppression des consciences chrétiennes ou ne soit quelle liberté qui serait le plus hideux des mensonges et la plus détestée des tyrannies, c'est une entreprise impossible à toutes les bassesses de la ruse et à tous les excès de la puissance. La ruine des mœurs, le trouble, l'anarchie, un avenir immonde et sanglant sont au bout de ces misérables systèmes. Rien de bon ne peut se faire, aucune sécurité ne sera bien établie que par l'accord de la religion et de la liberté. Il faut accepter enfin la transaction qui consacre leurs droits réciproques, et qui est depuis longtemps inscrite dans la Charte, meilleure et plus avancée en ce point que nos mœurs.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

PIE IX.

PAR HENRI BRETONNEAU.

Brach. grand in-8, 105 pages. Chez Sagnier et Bray. Paris.

I.

Il n'y a point d'événements fortuits dans le monde, quoi qu'en pense notre faible raison. En vain l'homme secoue l'arbre des destinées, ses fruits n'en tombent que lorsqu'ils sont mûrs, et l'on voit que la tempête ou le soufflé qui les détachent ne se sont élevés que dans ce but. C'est un coup d'éventail, appliqué par un janissaire turc sur le visage d'un aventurier français, qui fait érouler l'islamisme en Afrique; mais quand le bey Hussein a frappé le consul Duval, la machine à vapeur venait d'être inventée pour réunir les deux continents, pour mettre Alger aux portes de Marseille; une révolution s'accomplissait en France, dont l'effet allait être le persuader à l'Europe que le meilleur moyen de maintenir la paix du monde serait de laisser cette redoutable France s'épancher contre les Arabes. Et véritablement, si la France n'avait pas eu à pousser une si grosse affaire, qui l'eût retenue d'aller chercher querelle ailleurs?

Les plus grands événements sont les hommes qui viennent, de distance en distance, présider aux grandes transformations des sociétés. Ils se montrent, dans le moment précis où la situation les réclame, simples instruments du moteur caché qui les fait agir, malgré l'orgueil qui leur persuade souvent qu'ils sont eux-mêmes ce moteur. Le peuple s'y trompe aussi, parce que cette erreur est nécessaire à leur mission, surtout quand ils accomplissent une mission de vengeance. On ne voit qu'eux, on les croit seuls, mais ils en ont des concurrents inconnus, ils sont entourés d'autres hommes qui leur sont nécessaires et qui sont sortis au moment marqué du même creuset de la Providence, tantôt comme des matières premières que le principal agent doit façonner lui-même à grand-peine, tantôt comme des instruments déjà tout formés et qui n'attendent que la main de l'ouvrier.

A travers les difficultés que ces hommes rencontrent, qui peut méconnaître que tout est d'avance disposé pour eux, et que Dieu n'y demande plus que leur action, qu'ils apportent avec empressement quand la colère les envoie; qu'ils essaieront en vain de résister, lorsqu'ils sont envoyés par la miséricorde?

Car il est à remarquer que ces hommes, déchainés sur le monde comme des fleuves, n'ont pas besoin de grands efforts et trouvent tout singulièrement facile, jusqu'au moment où ils veulent éterniser leur empire, essentiellement éphémère. Et c'est un autre sujet d'admiration. Dieu donne aux siens une croix à porter, mais il les assiste et les fait triompher, même dans le supplice et dans la mort. Les messagers de colère, qui sont des méchants, s'avancent et marchent en triomphe, presque sans y prendre de peine, portés par des circonstances que déchainent de toutes parts des courroux ignorants et imprévus. Ils vont au jour où il plaît à Dieu, sans que rien leur résiste, jusqu'au jour où il les abîme, ivres et fous d'orgueil,

au sein de leurs effroyables succès. C'est ce que M. Thiers appelle la Fortune.

Telle fut la fortune de Robespierre. Rien de plus étonnant que la Terreur. Comment! une poignée de bandits, non-seulement infâmes, mais stupides, faisaient dans toutes les cités la loi à la masse cent et mille fois plus considérable des honnêtes gens? Ils allaient de maison en maison arracher la femme à son époux, le père à ses enfants, l'ami à son ami, le frère à ses frères, et ils ne rencontraient point de résistance, et aucun de ces hommes, trop assurés de ne point échapper au supplice, ne se donnait le plaisir d'immoler au moins un des vils horreaux qui venaient au milieu d'eux mettre une main insolente et cruelle sur ce qu'ils avaient de plus cher! Cela passe la raison. Que des chrétiens se fussent soumis par l'héroïque et sublime effort d'une foi semblable à celle des martyrs, je le comprends; mais ceux qui se laissaient ainsi décimer étaient certes loin, pour la plupart, d'obéir au sentiment religieux. Ils n'attendaient rien du ciel, fermé depuis longtemps à leurs regards. Qui les contraignait? La Terreur, plus forte que l'amitié, que l'amour, que la colère, que la vengeance, et capable d'étouffer jusqu'à l'instinct de la vie. Chose étrange! ces âmes terrifiées étaient d'ailleurs pleines de courage. On se laissait égarer avec une sérénité admirable; le crime même, l'impunité même, étaient hâchés devant la mort, quand leur tour venait de subir la loi qu'ils avaient faite. Danton mourut bien, Robespierre ne fit pas mauvaise contenance. Le peuple s'étonna des cris de la comtesse Dubarry et de la fièvre de Camille Desmoulins, tant il semblait naturel d'aller au conquet sans y songer, tant on était accoutumé de voir mourir bravement jusqu'aux courtisanes et jusqu'aux hommes de lettres.

La Terreur rendit seule possible le règne de Robespierre, homme qui n'était par lui-même et dont on ne fera jamais autre chose qu'un eustro. Comment la France se laissa-t-elle égarer par ce faquin maussade qui ne trouvait place aujourd'hui qu'au dernier rang des journalistes? C'est un prodige. Dieu le voulait ainsi pour que le mal eût son cours, pour que le siècle fit son œuvre. Et ce siècle fut l'homme, afin que la leçon ne restât point inutile et que la portion directrice de l'humanité la comprit, quand on viendrait à chercher la cause de tant de désordres et de malheurs, pour rentrer plus sûrement dans la voie salutaire d'où la société humaine ne peut impunément s'écarter.

Le siècle fut l'homme, parce que devant aucun autre siècle les yeux de l'homme ne se seraient suffisamment ouverts. Certes, si Dieu n'avait voulu qu'appeler à son tribunal une grande multitude de pervers, il aurait pu envoyer la famine, la peste, le feu du ciel et tant d'autres ministres irrésistibles de son courroux. Mais pour outrager Dieu, l'homme avait érigé les passions en doctrines; Dieu s'est contenté d'armer ces doctrines, et l'homme a pu connaître alors le dernier mot des systèmes qu'il s'était créés; il a vu ce qu'il devenait sous leur empire.

Pendant près d'un siècle, la société française s'était dit par la voix de ses lettrés que le dogme catholique était un instrument de tyrannie, une prison d'airain sur l'intelligence humaine; que l'Église catholique arrêtaient brutalement le génie et la vertu dans leur essor.

Il vint des hommes qui ne crurent point en Dieu et qui furent tout-puissants; ils furent horribles de vices, de sottise et de férocité. C'est la moitié de l'histoire de la Révolution, c'en est toute la partie humaine, de s'être à prouver que l'homme, lorsque son âme et son intelligence ont secoué le joug divin, n'est que le plus cruel des animaux et l'élément de destruction le plus terrible qui soit sur la terre, puisqu'il hait et frappe de préférence le génie, la probité, la vertu, tout ce qui fait l'honneur, la splendeur et la force des sociétés.

II.

Cet enseignement sera-t-il perdu? On le pourrait croire à lire les livres qui se font, à écouter les choses qui se disent, à voir les lois qui se préparent. Mais si, d'un côté, de redoutables symptômes apparaissent et semblent annoncer une nouvelle explosion de l'esprit du mal; de l'autre côté, là où l'on ne rencontrerait il y a cent ans que l'aspect de la décadence et de la ruine, se montrent des germes nouveaux, pleins de sève et de vigueur. A qui, jusqu'à présent, la Révolution a-t-elle surtout profité? A l'Église, que les révolutions n'avaient surtout détruite. L'Église, qui est vraie, n'a plus les dehors et l'éclat de la puissance; mais elle en a davantage la réalité. Elle a gagné comme institution divine plus qu'elle n'a perdu comme institution humaine. Voyez si le rang, le pouvoir, la fortune même obtiennent les hommages qu'on rend à sa pauvreté. Il y a un homme devant qui les plus grands par la vertu, qui sont aussi les plus fiers, se mettent à genoux; ce n'est ni le prince de la force, ni le prince de l'or; c'est le prince de l'Église. Il y a un roi, un seul, qui peut répondre devant les hommes de la solidité de son trône, c'est le Pape. Et ce Pape a pu être pendant quinze ans, de 1831 à 1846, un faible vieillard sans génie, sans audace, on dirait presque sans courage, s'il n'y avait pas toujours du courage dans une conscience docile aux dictées de la foi.

Quelle sera donc la puissance de Pie IX en ce siècle où vraiment il apparaît comme l'arc-en-ciel après de si longs orages? Tout en lui annonce le guide et le réparateur qu'invoquent ardemment l'intelligence humaine, fatiguée de son anarchie et épouvantée de ses misères.

Les précurseurs et les pionniers de Robespierre furent le jansénisme, Louis XV, Mme de Pompadour, Mme Dubarry, Voltaire, Diderot, et la foule de ces esprits souvent délatants qui surent donner une sorte de charme à tous les vices et à toutes les erreurs.

Les précurseurs de Pie IX furent les martyrs de la foi durant les persécutions révolutionnaires, les prêtres fidèles que l'exil répandit comme une semence de foi dans les pays d'hérésie et de langueur, l'héroïque Vendée, qui combattit pour la liberté religieuse; Joseph de Maistre, qui po la on gallicanisme une atteinte mortelle; O'Connell, qui reconstruisit la religion et la liberté, et cette multitude de saints ou obscurs ou tout à fait inconnus, mais puissants néanmoins par l'esprit et par le cœur, qui dans la France, dans l'Europe et jusqu'aux limites les plus reculées de la terre, exerçaient en divers sens

(1) *Quæstio Matræna selvaggio.* — Lo P. Ventura.

un apostolat plus ou moins intrépide, mais partout le même, ont partout, à haute voix, prêché et confessé Jésus-Christ.

Au nombre de ceux qui, avant qu'il ne vint, travaillaient déjà pour aplâner ses sentiers, on a vu même, animés d'un zèle dont il se sont étonnés plus tard et que leur défend de déplorer aujourd'hui la plupart de ces esprits frivoles qui ne recherchent que l'encens de l'homme et qui défilent dans son enivrante vapeur.

Il ne s'est rien fait de bon, de noble, de vraiment grand depuis un demi-siècle qui n'ait tendu à Dieu par quelque voie; il ne s'est rien accompli d'important nulle part qui n'ait frayé la route à celui qui vient au nom du Seigneur.

Les vœux et l'attente de l'Europe, avant 1789, se résu- maient dans le nom et dans les pensées ou plutôt dans les passions de Voltaire, un athée! La Révolution a brisé comme les autres, et plus que les autres, cette cloche dont le timbre aigu troublait l'esprit humain.

Et cet évêque n'est si puissant que parce qu'avant tout il est évêque, évêque de Rome et du monde! Il n'est si habile, si glorieux et si aimé que pour avoir connu ses devoirs d'évêque et pour les avoir accomplis.

Il a pardonné; c'est le devoir d'un évêque; il est patient et indulgent; c'est le devoir d'un évêque; il cherche le bien de son peuple avec cette sollicitude paternelle qui ne se rebute de l'ignorance des enfants et qui ne se décourage pas de leur injustice; c'est le devoir d'un évêque; il avertit, il presse, il reprend, il corrige, il maintient sa liberté d'être juste, simple, bon, d'honorer et de respecter les hommes en les gouvernant, malgré toutes les réclamations de ceux qu'éclairait un tel exemple; c'est le devoir d'un évêque.

Il sera grand et il dominera le monde, parce que rien ne domptera sa volonté de faire aimer en lui la sainte volonté qui l'éclaire, le Dieu bon qui l'inspire et qui l'a envoyé.

On peut douter que le siècle s'achève sans ajouter quelques débris à ces restes d'insignes royaux qui traînent çà et là sur la terre, brisés pour n'avoir pas voulu se renouveler et devenus fragiles à force de s'en- durcir dans l'orgueil; mais cette époque redoutable aux sceptres qui sont des haches et des glaives, verra s'affermir et s'orner d'une splendeur nouvelle le sceptre qui n'est que la houlette du pasteur.

S'il y a combat, — et le combat semble inévitable; — si Dieu fait au prince des ténèbres la part que nos crimes lui ont trop méritée; si le jour des Rameaux et l'allégresse reconnaissante des malades guéris ne sont, encore une fois, que le présage de l'ingratitude et l'avant-scène du Calvaire; si le nouveau Grégoire rencontre un autre Henri, ne tremblons pas et ne disons pas c'en est fait. Les hommes comme Pie IX ne viennent point pour présider à l'esclavage et à la ruine, mais à la délivrance et à la reconstruction. Les obstacles les plus insurmontables en apparence ne s'élèvent devant eux que comme des jalons destinés à leur montrer le chemin; l'infanchissable mer est le sentier qu'ils doivent prendre; le désert est l'épreuve où se fortifie leur courage, et il aura sa moisson de manne qui tombera du ciel et ses sources d'eaux vives qui s'épancheront du rocher; après l'Égyptien viendra l'Amalécite, pour être, comme lui, vaincu par miracle; et la montagne, qu'elle soit l'Horeb ou le Calvaire, verra l'envoyé de Dieu lever vers Dieu ses mains fatiguées et meurtries, mais triomphantes, d'où la bénédiction descendra plus abondante et plus douce que la pluie nécessaire aux bleds. Voilà ce que tout chrétien peut attendre et même, je l'oserais dire, peut annoncer, car il est des signes auxquels l'œil d'un chrétien ne saurait se méprendre. A leur aspect, le dernier d'entre nous se sent prophète par la seule grâce du baptême et de la foi, et l'espérance qui s'élève divinement et son cœur raconte par ses lèvres les choses de l'avenir.

Mais cette voix que nous entendons tous; cette voix mystérieuse qui, laissant l'individu dans l'incertitude de sa destinée propre, lui dit que l'armée sera sa route en avertissant chaque soldat de se préparer à mourir en chemin; cette voix si consolante et si forte au milieu des imprécations et des rugissements du monde, qui donc, il y a peu d'années, peu de mois encore, malgré tant de belles espérances, se fût flâté qu'elle retentirait si tôt? Il fallait un homme, et l'homme ne paraissait pas.

Il existait cependant. Sans avoir la conscience de sa haute destinée, dans l'ombre, dans le silence, par la seule méditation de ses devoirs de chrétien et de prêtre, il se formait lentement à diriger ce troupeau immense qui s'appelle l'humanité, ou plutôt Dieu le formait lui-même. Dieu qui l'avait fait naître, ô miracle! en 1792, jetant ce faible berceau sur les flots irrités qui submergeaient l'Église, donna mission à la tempête d'être après lui le premier et le principal instituteur de celui qui voudrait un jour, au nom de l'Agneau, pacifier doucement tant d'ourages et réparer tant de désastres! L'enfant grandit parmi les bruits de guerre; jeune homme, il voit le sacerdoce, déjà décimé par les bourrasques, subir encore l'oppression d'un conquérant, et néanmoins il songe à suivre la carrière des armes, mais un miracle intervient, et la main de Marie le donne à l'Église. Prêtre, il se voue aux pauvres, commençant ainsi son rôle de serviteur des serviteurs de Dieu. Plus tard une mission l'envoie dans les républiques du Nouveau-Monde, étudier à la fois et les besoins de l'Église en ces contrées lointaines et les révolutions, qui sont les mêmes partout. Evêque, enfin, et cardinal, il a successivement la sollicitude de son diocèse, cet abrégé de la grande famille humaine dont il va devenir le pasteur, et une partie de la sollicitude de l'Église universelle, puisque, comme électeur des Souverains-Pontifes, sa conscience l'avertit d'étudier les nécessités auxquelles son choix devra pourvoir. En même temps que dans sa retraite d'Inola, pleine de pensées mais pleine aussi de calme, et de paix, toutes les idées s'agitent sur la terre, dépourvues du bruit qui les accompagne ailleurs, viennent une à une se faire juger au tribunal de son cœur et de sa raison, le monde se prépare à le recevoir et à le comprendre. L'Irlande catholique est le peuple initiateur. Conduite par O'Connell, elle fait la grande épreuve de l'accord de la religion et de la liberté, et la France apprend bientôt par une expérience dure et qui n'est pas terminée, que ces deux choses, si longtemps signifiées comme hostiles et inconciliables sont au contraire indispensables l'une et l'autre, ne peuvent s'établir, se fortifier et durer que l'une par l'autre.

Ce n'est pas tout; un mouvement parallèle, dont l'impulsion remonte au puissant génie de Joseph de Maistre, s'étend, se développe, acquiert des proportions colossales et capa-

bles de renverser tous les obstacles: les idées gallicanes cet arrière-venin de jansénisme, sont vaincues dans le sein du clergé, où était leur force, et n'existent plus que comme une représentation impuissante du pouvoir temporel.

Voilà dans quelles conditions Pie IX est apparu, reconnu et salué des le premier jour par l'instinct du monde, plein de sagesse, de force et de bonté, environné des respects de la terre, sûr de l'obéissance et de l'amour des fidèles inclinés sous sa main et prêts à le suivre comme il suit lui-même l'esprit de Dieu qui repose en lui: *Notus fecit vias suas Moysi, filius Israel voluntates suas.*

Ainsi, Dieu travaillait pendant que nous nous lamentions et que nous étions tentés de lui demander quand donc enfin s'éveillerait sa Providence, croyant déjà passée l'heure opportune qui n'avait pas encore sonné!

Ces réflexions se sont présentées à notre esprit pendant que nous lisons la notice biographique sur notre Saint-Père le Pape Pie IX, publiée ces jours-ci par M. H. Bretonneau. L'auteur n'est pas responsable des idées que nous venons d'exprimer; il s'est borné à recueillir et à conter par ordre de date les principaux faits de la vie de Pie IX et les principaux actes de son pontificat. Son travail n'a pas d'autre mérite, et l'on pourrait y relever un assez grand nombre d'exactitudes, d'appréciations erronées, de vulgarités indignes de trouver place dans un tel récit.

Il paraîtra beaucoup de ces sortes d'ouvrages; ils en feront désirer un meilleur, que tout le monde n'est pas capable d'écrire. On les lira néanmoins, et on les lira même avec plaisir, parce qu'il suffit de parler de Pie IX pour intéresser le public. Ses œuvres et son caractère triomphent de l'insuffisance des historiens.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

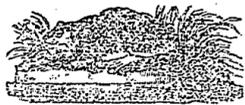
Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande régularité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des Mélanges. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différentes sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.

AVIS AUX RETARDATAIRES.

Il paraît que nos abonnés ne lisent guère l'article qui leur est adressé dans chaque numéro, car nous ne recevons que peu de remises. Nous appelons donc de nouveau leur attention à ce sujet, et leur répétons qu'il nous est indispensable d'être payé au plus tôt.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1847.

L'AVENIR DU CANADA.

Il est fortement question, depuis quelques temps, de l'Avenir du Canada. Les journaux traitent ce sujet, les uns sous le titre de l'Avenir du Pays, d'autres sous celui de la Position, de la Situation, d'autres enfin sous celui de Tendances du Canada. Et tout cela est produit par la fameuse dépêche du Ministre des Colonies dont nous avons parlé précédemment.

Le *Courier des Etats-Unis* n'a plusieurs fois abordé cette question, et l'a plus d'une fois traitée avec le talent qu'on lui connaît. Selon lui, le Canada se joindra tôt ou tard aux Etats-Unis. "L'Avenir, dit-il, l'intérêt, et la tendance naturelle de la population Canadienne sont dans une fusion complète avec l'Union Américaine. Tout ce qui retardera ce grand rapprochement ne sera que temporaire et illusoire, et le jour où l'heure de son accomplissement sera marquée par le destin, ce sera peut-être de la race Anglo-Canadienne que viendra l'initiative." Il ajoute que "l'histoire de l'Indépendance Américaine nous l'enseigne."

Le *Canadien* de Québec a longuement entreteint ses lecteurs du sujet de l'Union de toutes les Provinces Anglaises de l'Amérique du Nord. Donnant les raisons en faveur de cette Union, et mettant en regard celles qui

parlent contre cette fédération, il a pesé les uns et les autres, et a fini par conclure que, tout bien considéré, le Canada devrait accepter cette Union avec des conditions favorables comme de raison, parce que ce serait notre meilleur parti.

La *Revue Canadienne* partage les opinions du *Canadien* à ce sujet, et "les croit d'autant mieux fondées et raisonnables que le grand besoin de chacune des Provinces est d'avoir franchement sous le régime représentatif et constitutionnel la conduite de ses affaires intérieures." "Une Union fédérale, continue la *Revue*, avec des législatures séparées par chaque Province (en rétablissant le Bas-Canada, bien entendu) est à notre avis un changement désirable, dans les malheureuses circonstances où nous nous trouvons."

La *Gazette de Montréal* au contraire ne croit pas que cette Union soit désirable; bien plus, elle ne la croit pas réalisable; car se demande-t-elle, par quel lien peut-on attacher ensemble, dans une communauté quelconque de sentiments ou d'intérêts, la Péninsule de la Nouvelle-Ecosse et celle du District de Londres dont la position géographique et le caractère ne diffèrent guère moins entre eux que ceux de l'Italie et du Danemark. "Nos tendances naturelles, ajoute la *Gazette*, c'est-à-dire celles des habitants d'origine Britannique et de leurs amis dans cette Colonie, sont toutes EN FAVEUR DES ETATS DE LA NOUVELLE ANGLETERRE!"

Quant à la *Minerve*, elle nous dit que le *Courier des Etats-Unis* et le *Canadien* disent telle et telle chose (tout ce que nous venons de rapporter plus haut), et ajoute: "Quant à nous, nous n'avons jamais eu qu'il fût réellement question en Angleterre de réunir toutes les possessions Britanniques de l'Amérique du Nord, en un seul gouvernement, à moins que la Métropole ait sérieusement songé à perdre le Canada ainsi que ses autres colonies, ou à s'en débarrasser paisiblement en adoptant des mesures qui provoqueraient une séparation."

Le *Journal de Québec* veut aussi l'Union de toutes les Provinces. "Pour notre part, dit-il, nous l'avons déjà dit, nous sommes en faveur d'une Union Fédérale, dans laquelle chaque Province aurait sa législature locale, exempte de toute influence étrangère." Plus loin, le *Journal* continue ainsi: "Nous ne sommes plus dans les conditions que nous avaient imposées les troubles de 1837 et 1838, et le Canada-Uni, soyons en sûr, aurait tout au moins autant de poids dans la balance des décisions de la Grande-Bretagne que le Haut-Canada à cette époque. Or, le Haut-Canada ne peut pas vouloir que l'équilibre politique et commercial périclite vers les Provinces inférieures. Il est trop bon spéculateur pour cela."

Comme on peut le voir, la plupart des feuilles canadiennes sont en faveur d'une union fédérale; mais aussi remarquons que toutes ne veulent de cette union qu'à certaines conditions.

Pour notre part, considérant notre état actuel, nous croyons sincèrement qu'une union fédérale par laquelle l'on voudrait rendre justice à tous les partis, est ce que nous pouvons désirer de mieux. Notre position actuelle en effet met le Bas-Canada à la merci de la Province Supérieure; le Bas-Canada n'a que le même nombre de représentants que le Haut-Canada, bien que la population du premier soit beaucoup plus considérable que celle du second; en sorte que l'on ne regarderait pas au nombre d'habitants, mais à la grandeur du territoire; et que la représentation n'est basée que sur une division territoriale. De tout cela qu'arrive-t-il? c'est que ce n'est pas la majorité qui se fait entendre au sein de nos chambres législatives, mais que c'est la minorité, cette même minorité qui a imposé l'union au Bas-Canada. Si l'on ne consultait pas les intérêts des partis, mais si au contraire on ne se guidait que sur la stricte justice; si le peuple de la Province inférieure envoyait au Parlement un nombre de députés proportionné au chiffre de sa population; si enfin dans les luttes électorales on ne faisait pas agir la force brute au lieu du droit des gens; le Bas-Canada ne voudrait pas encore changer son état, il se croirait enfin heureux, et rejetterait bien loin de lui la proposition de s'unir aux Provinces d'en bas. Si même il avait l'espérance d'obtenir bientôt cette représentation que lui a ôtée l'union des Canadas, il refuserait encore le système de fédération dont on parle si fortement à l'heure qu'il est. Mais actuellement le Bas-Canada ne peut plus se faire illusion; on ne voudra pas lui rendre ce droit que demande la stricte justice; on le laissera tel qu'il est à la merci et au caprice de sa sœur-Province, sans se souvenir jamais des temps de l'Indépendance, durant lesquels le Bas-Canada a refusé de se séparer de sa nouvelle Mère-Patrie, et les Canadiens ont montré jusqu'au va leur loyauté; on ne se souviendra pas non plus de 1812, que les Canadiens ont illustré de leurs faits d'armes pour conserver à l'Angleterre la possession de cette province. Quel moyen reste donc au Bas-Canada pour sortir de son état actuel? n'ayant plus l'espérance de voir sa situation s'améliorer sous le régime actuel, nécessairement il faut qu'il trouve quelque moyen d'en sortir. Et ce moyen, c'est selon les uns de se joindre aux Etats-Unis, et selon d'autres de s'unir aux provinces inférieures. Nous ne parlons pas ici de la suggestion du correspondant du *Courier de Montréal*; c'est sans doute un pur badinage qu'il a voulu faire et voilà tout. Car dire à l'Angleterre de rendre le Canada à la France, c'est conseiller une chose qui ne se fera jamais; c'est donner un conseil qui sera moins suivi que celui qui aurait pour but de faire céder par les Etats-Unis la Nouvelle-Angleterre à la Grande-Bretagne. Ainsi, deux seuls moyens nous sont offerts: 1°. nous annexer aux Etats-

Unis; 2°. nous unir aux autres provinces anglaises de l'Amérique Septentrionale.

Dans une annexion avec les Etats-Unis, le Bas-Canada a deux choses à considérer; quel serait dans cette nouvelle position son état politique, et quel serait son état religieux. Son état politique, nous le craignons fort, serait encore moins bon qu'à l'heure qu'il est. Placé tout-à-fait dans le Nord de l'Union Américaine, le Bas-Canada dont la grande majorité de la population est d'origine française, ne pourrait trouver des peuples qui pussent avoir des intérêts semblables aux siens, que dans le Sud de l'Union, dans la Louisiane. Or, à la Louisiane, si nous pouvons en croire l'histoire et les faits de tous les jours, la population française n'a plus l'usage de ses lois, elle n'a plus l'usage de sa langue dans les tribunaux et ailleurs; sa langue en un mot est proscrite. Sous le rapport religieux, bien qu'il y ait des catholiques et beaucoup de Catholiques qui soient fervents, il est notoire que les mauvais principes de notre ancienne Mère-Patrie y ont été transplantés avec l'immigration Française (qui, tout en se joignant à la population Louisianaise (Française), n'en est pas moins pour ainsi dire noyée dans les flots de l'immigration Américaine. Quel serait donc notre position? est-ce que nous croyons que l'on nous traiterait mieux que la Louisiane? est-ce que nous croyons que l'on ferait une exception pour le Bas-Canada? Non, le peuple du Bas-Canada le sait bien; on se joignant aux Etats-Unis, il comprend que, ses lois, il faut qu'il les sacrifie; que sa langue, il faut qu'il la perde. Or, il doit penser aux longues années qu'il a employées à lutter pour se les conserver, et aux combats qu'il soutient encore tous les jours à ce sujet. Quant à son influence dans l'Union, elle serait presque nulle; il ne faut pas en effet se faire des châteaux en Espagne. Le Bas-Canada aurait beau être soutenu de la Louisiane; il aurait beau se trouver à une extrémité de l'Union, et la Louisiane à l'autre; il ne pourra pas, quoiqu'en disent certains penseurs, parvenir à se faire entendre. Sa séparation même de la Louisiane est une forte raison qui diminuerait beaucoup son influence. D'ailleurs, cette masse énorme d'hommes de langue, d'idées, de principes, et d'origine différents de ceux des Canadiens, masse qui s'augmente toujours d'une manière étonnante; voilà de quoi annuler l'influence du Bas-Canada; voilà de quoi étouffer sa voix, si même elle venait à se faire entendre. Sous le rapport religieux, ce serait peut-être différent; le Bas-Canada presque tout Catholique compterait pour beaucoup dans la balance en matières religieuses; mais encore tout le bien qui résulterait de là serait bien peu de choses, à peu près rien pour le peuple du Bas-Canada; ce ne serait pas une raison de ne pas s'annexer, mais ce n'en est pas une de s'annexer. Ainsi, il y a déjà de fortes raisons pour ne pas nous joindre à la République voisine; ce sont des raisons majeures, que rien ne saurait compenser. Outre cela, il est fort douteux que d'une manière ou d'une autre l'Angleterre voudrait céder le Canada aux Etats-Unis; et il ne saurait être question pour le Bas-Canada d'obtenir autrement ce changement quel qu'en fussent les avantages. Enfin, quand bien même toutes ces raisons n'existeraient pas; quand bien même l'Angleterre voudrait abandonner le Canada pour le joindre à la République Américaine, ce ne serait pas encore une chose à faire. Car le peuple du Bas-Canada, le peuple Canadien-Français ne voudrait pas entendre parler de pareille chose. Il se demanderait pourquoi tant de fois, à tant de reprises, et à des époques éloignées des unes des autres il a pris les armes? n'étant-ce pas tous les jours pour repousser le jong Américain. Et toutes ses fatigues, et tous ses sacrifices, et toutes ses batailles, et tout ce sang répandu, à quoi tout cela aurait-il servi? aurait-ce donc été un jeu? Oh! non; il faut l'avouer, ceux qui rêvent un pareil avenir pour le Canada, ne consultent ni ses intérêts, ni ses desirs; ils ne font que consulter la Prospérité des Etats-Unis, et voilà tout. Ainsi, encore une fois, une semblable annexion est impossible. Mais en est-il de même de l'Union des Provinces Anglaises? c'est ce que nous verrons dans un prochain numéro.

MORT DE MGR. POWER.

Le Télégraphe électrique nous annonçait vendredi matin la mort de l'Evêque de Toronto. Bien des personnes n'ajoutaient pas foi à ce rapport, car il coûte toujours de croire à de mauvaises nouvelles. Mais actuellement il n'y a plus de doute; Sa Grandeur Mgr. Power, d'après une lettre reçue de l'Evêché de Toronto, est décédé vendredi matin à six heures et demie. Mgr. Power avait contracté le typhus aux abris des émigrés qu'il secourait avec un zèle au-dessus de tout éloge. Durant les cinq premiers jours de sa maladie, il n'y avait pas lieu de craindre qu'elle se terminât d'une manière aussi funeste; mais dès le sixième jour l'état de S. G. empira visiblement et continua ainsi jusqu'à vendredi, sans que les médicaments pussent arrêter les progrès de la maladie. Mgr. Power était né le 17 octobre 1804; il fut consacré Evêque le 8 mai 1842 sous le titre d'Evêque de la partie occidentale du Haut-Canada, et prit le même jour celui d'Evêque de Toronto; Mgr. Power est mort à l'âge de 43 ans. Nous ne pouvons fournir de plus grandes particularités; les données nous manquent.

Néanmoins, il est en notre pouvoir, et il est de notre devoir de ne pas passer sous silence les vertus du regretté Prélat. Tous ses confrères, tous ses anciens supérieurs, tous ceux qui l'ont connu, tous s'accordent à faire l'éloge de ses vertus

et de ses talents. Et ses chers enfants de Toronto, que disent-ils dans ce moment critique, dans ce moment où leur bien aimé Pasteur vient de leur être enlevé ? Il nous semble les voir verser des larmes sur sa tombe, pousser des gémissements, et ne faire trêve à leur douleur que pour crier bien haut l'éloge de leur premier Pasteur. Il nous semble les voir se dire les uns aux autres : "Il a tout laissé, il s'est éloigné de ses proches, il a quitté sa patrie adoptive, il est venu au milieu de nous pour faire notre bonheur. Mais ce n'était pas assez. Il a voulu montrer que l'Évêque ne s'épargne pas plus que le simple prêtre ; il a voulu montrer que les privations, les périls, les douleurs, la mort même que le prêtre catholique affronte tous les jours pour secourir ses frères, lui premier Pasteur de l'église de Toronto, un des membres de l'épiscopat catholique, il ne les craint pas non plus ; bien loin de là, il les craint si peu qu'il se jette au milieu d'eux pour porter au mourant les dernières consolations de notre sainte religion." Ces paroles nous les répétons avec le bon peuple de Toronto, et avec lui nous sommes plongés dans la douleur la plus profonde. Mais la religion qui seule peut inspirer à des hommes des sacrifices aussi grands et aussi pénibles que celui que nous déplorons aujourd'hui, la religion catholique nous montre l'Homme-Dieu ; elle nous eric de voir la mort, non pas comme les païens, mais de la voir en Jésus-Christ. D'ailleurs c'est ici un des plus beaux triomphes du catholicisme. Dans tous les temps depuis Jésus-Christ, le dévouement pour ses frères a été à l'ordre du jour. Comment aurait-il pu n'en être pas ainsi au Canada où plus d'une fois et notamment depuis quelques mois le clergé et les Saintes Filles de nos communautés ont montré un zèle, un désintéressement et un dévouement au dessus de tout éloge et de toute expression ?

Mgr. Power à l'exemple des Charles Borromée, des De Belzunce, des De Québec et de tous nos saints prêtres que nous pleurons encore, Mgr. Power s'est dit qu'au moment du danger, le Prêtre Catholique ne se cache pas ; il s'est dit que toujours le prêtre catholique est le premier dans les temps d'épidémie à se présenter pour secourir les malheureux. Il a vu arriver dans sa Ville Episcopale une immigration de malheureux Irlandais qui fuient une patrie qui ne leur réserve que la mort. Il les a vus étendus sur la paille, souffrant, agonisant, mourants il les a vus atteints d'une maladie contagieuse, et il s'est dit : "Voilà mes enfants !" Seul pour porter secours à 500 malades, il a voulu se multiplier en quel que sorte ; il s'est rendu auprès d'eux, il s'est baissé vers eux, et il leur a dit : "Ego sum frater vester, nolite timere, ego pascam vos et parvulus vestros. Je suis votre Frère, ne craignez point, j'aurai soin de vous et de vos enfants." Et il leur a porté secours, et il a reçu l'aveu de leurs fautes, et il leur a ouvert les portes du ciel. Et qu'en a-t-il reçu, nous vous le demandons ? La mort... ! Cependant ce n'est pas tout ; ces malheureux, réconciliés avec Dieu, ont des enfants, et leurs regards se portent vers eux ; ils vont les délaissés et ses infortunés enfants, que vont-ils devenir. Nous aurons soin d'eux, a été la réponse du Saint Evêque ; nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein, et ces enfants seront nos enfants ! "Mais hélas ! ce n'était pas assez pour eux d'avoir perdu leur père et leur mère : ils viennent de perdre le Père qui les avait adoptés ! Puissent-ils trouver bientôt un nouveau Pontife pour remplacer celui qu'ils pleurent avec nous ; puissent-ils avoir un nouveau Pontife qui, plus heureux que celui qui vient de les quitter, puisse réellement accomplir la promesse : "Ce seront nos enfants !" Il continuera par là l'œuvre de son Prédécesseur, et en s'attachant à suivre les exemples donnés par cet illustre Evêque et à posséder les mêmes vertus que lui, il pourra le remplacer dignement et être certain d'être un Evêque selon l'Esprit de Dieu

ARRIVÉE DU STEAMER TRANSATLANTIQUE. Hier matin, le télégraphe nous a annoncé l'arrivée à Boston de l'Hihernia. C'est dimanche vers deux heures que ce steamer est entré dans le port. La seule nouvelle, que nous donne le télégraphe, est une hausse dans les grains ; la fleur était à Londres à 29s. Nous aurons probablement nos journaux demain matin.

MEXIQUE. Nouvelles importantes. Samedi, nous avons reçu des nouvelles du théâtre de la guerre au Mexique ; ces nouvelles vont jusqu'au 9. Les propositions de paix sont rejetées ; et le 8, il y a eu un engagement entre les Américains et les Mexicains, dans lequel ceux-ci ont été battus et mis en déroute. On se prépare activement à défendre Mexico. Paroles était, dit-on, entre Vera Cruz et la Capitale, à la tête d'un corps nombreux de guérillas. On ajoutait que les troupes américaines s'assemblaient en grand nombre à Vera-Cruz ; mais on n'ajoutait que peu de foi à ce dernier rapport.

Dimanche matin vers 3 1/2 heures, le tocsin s'est fait entendre. Le feu s'était déclaré dans une étable dans la rue St. Pierre, près de la grande rue St. Jacques. La bâtisse a été consumée et six chevaux qui s'y trouvaient ont été brûlés à mort. Les pompes arrivées à temps ont empêché l'incendie de s'étendre aux maisons environnantes.

Nous avons reçu le portrait de M. Hudson et en remercions MM. Chapoteau et Lamotte. La ressemblance est parfaite, et le ouvrage est des mieux exécutés. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il n'y a pas une famille à Montréal qui voudra ne pas posséder une copie de ce portrait.

Il se forme actuellement à Montréal une Compagnie pour fournir du pain à bon marché ; c'est une excellente idée. Ce nouvel établissement devra nécessairement ne pas être dédaigné du public qui se plaint depuis si longtemps.

Nous voyons par le Packet de Bytown qu'il y a eu une exhibition d'animaux dans le district de Dallsion. Quoique le temps fût mauvais, l'assistance était nombreuse, et les animaux de beaucoup supérieurs à ceux des précédentes exhibitions. Il y a eu un 56 prix décernés.

Nous avons depuis quelques jours un temps magnifique ; on le dit favorable aux travaux de la campagne. Mais des lettres que nous recevons du district de Québec, continuent à nous donner de mauvaises nouvelles sur la récolte des pommes de terre.

LA MALADIE.

Le nombre des malades et des morts a été beaucoup plus considérable tous les jours de cette semaine, comme on peut le voir par le tableau suivant, en le comparant avec le précédent.

Table with 4 columns: Date, Malades, Morts, and a fourth column with values like 555, 12, 9, 6, 7, 17, 17, 18.

Cette semaine il en est mort 86. La semaine précédente les morts ont été de 87.

Diminution cette semaine 1. Durant la semaine finissant le 2 octobre, il en a été renvoyé 257.

CORRESPONDANCES.

Regu de M. E. L. Québec, lettre ; merci des informations. M. J. L. Québec, lettre. Nous l'attendons impatiemment. M. D. M. Québec, lettre ; merci. Pour les billets, on y verra. M. M. F. St. Edouard, lettre ; comme vous le demandez. M. J. L. Québec, lettre ; pas de distinction. M. G. D. Québec, lettre. M. J. L. Québec, lettre avec incluses ; nous verrons et agirons en conséquence.

VOL SACRILEGE.

On nous écrit de St. Martin en date du 2 : "La nuit dernière des voleurs sont entrés dans l'église de St. Martin, en passant par une fenêtre du chemin couvert ; ont enfoncé le tabernacle du maître-autel, ont renversé les hosties qu'il contenait, en ont enlevé le St. Ciboire et la haine de l'ostensoir avec la grande Hostie consacrée qu'elle contenait ; ils ont ensuite enfoncé le tabernacle de l'autel de la chapelle de St. Antoine, mais il n'y a rien trouvé à leur goût. — de là ils sont entrés dans la sacristie et en ont enlevé le pot d'argent servant au baptême et plusieurs linges d'église. Ils ont fouillé dans toutes les armoires de la sacristie, mais après toutes les recherches possibles ils n'ont pu trouver les autres vases sacrés ni l'argenterie appartenant à la fabrique." Mineve.

ENCORE UN VOL SACRILEGE.

La nuit dernière dans l'église de la Pointe-aux-Trembles, un chasais a été forcé, le tabernacle brisé, 2 ciboires et un ostensoir enlevés, et les Stes. Espèces jetées sur le tapis qui couvre l'autel, et l'hostie de l'ostensoir emportée ou perdue ou ne sait où ; on a trouvé un mouchoir et une petite boîte renfermant une espèce de colle inflammable. Le mouchoir porte au milieu l'effigie de Pie IX, avec plusieurs sentences autour en italien et est marqué à un coin par les initiales H. K. A. M. une lampe de cuivre argentée a été aussi enlevée.

REVUE DES JOURNAUX.

L'ÉTEIGNOIR EN CHEF.

Pardonnez-lui, il ne savait ce qu'il faisait ! Voilà le texte de la lettre que nous publions plus bas émanée du secrétaire par ordre de Son Excellence. L'affaire de l'éteignoir de St. Martin est enfin jugée après une enquête qui a duré quelques jours et sur laquelle l'exécuteur a délibéré pendant près de six mois. Certes nous connaissons des circonstances où l'administration s'est montrée beaucoup plus expéditive et nous pourrions dire plus équitable, quoiqu'il ne nous soit pas permis de l'accuser d'un excès de justice. Mais laissons au lecteur la satisfaction de l'apprécier lui-même. Elle est adressée à MM. Drummond et Loranger, avocats des habitants de St. Martin.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Messieurs, — Au sujet des plaintes portées contre A. B. Papineau, écuyer, par certains habitants de la paroisse de St. Martin, relativement à la conduite qu'il avait tenue à l'égard de l'acte d'éducation ou de sa mise à exécution, et d'une requête du dit A. B. Papineau en date du 24 août expiré. J'ai reçu ordre du gouverneur-général de vous apprendre, pour l'information des exposants, que monsieur Papineau a été informé que Son Excellence ne peut que désapprouver la conduite qu'il a suivie à l'égard de l'acte d'éducation ; mais aimant à croire que cette conduite a été le résultat d'une erreur de jugement, et voyant qu'il reconnaît l'existence de CETTE ERREUR et qu'il regrette l'imprudence qu'ELLE LUI A FAIT COMMETTRE, Son Excellence est disposée à user d'indulgence envers lui pour cette fois. J'ai l'honneur d'être, messieurs, Votre très obéissant serviteur, D. DALY, Secrétaire.

MM. DRUMMOND & LORANGER. C'est ainsi que l'exécuteur a éludé la demande d'une bonne partie de habitants de la paroisse de St. Martin qui voulaient la destitution de A. B. Papineau qui s'était rendu coupable de pratique séduisante, en soulant au pied la loi d'éducation. M. Papineau est encore magistrat ! Cette condescendance déplacée de la part de l'administration de le laisser, ainsi en place, est due à ce qu'il paraît, aux courbettes et aux supplications que lui et son cousin ont faites aux autorités pour empêcher cette destitution. On a fait acte de contrition, et on a promis de mieux faire à l'avenir ! D'ailleurs, il faut en convenir les termes de la lettre du secrétaire sont assez humiliants pour l'individu en question, et s'il lui reste quelque pudeur il ne reparaitra jamais sur le banc des magistrats. Mineve.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Le télégraphe électrique entre Québec et Montréal est maintenant en pleine opération. Nous avons reçu nous-même

par cette voie une communication privée datée de Montréal à 9 heures et demie ; quelques minutes après e adressée sous enveloppe.

Voici les taux pour l'envoi d'avis :

Table with 2 columns: Location (De Québec, à Trois-Rivières, Montréal, Prescott, Brockville, Kingston, Belleville, Cobourg, Port Hope, Toronto, Hamilton, Buffalo) and Rate (1 3, 1 10, 2 6, 3 9, 4 6, 6 3).

IMPORTANT.

Une lettre arrivée ce matin à Québec (peut être par le télégraphe électrique) contient ces quelques mots tracés par une plume officielle : "L'ÉLECTION DU COMTE DE MÉGANTIC AURA LIEU IMMÉDIATEMENT." Aler-te !

A l'appui de cet avis on nous apprend que l'honorable M. Robinson était il y a quelques jours à Inverness et dans d'autres endroits du comté, visitant les hommes les plus influents, promettant des chemins macadamisés aux uns des points aux autres, enfin à tous la dépense immédiate dans cette partie du pays d'une somme de huit à dix mille louis. ... bon appui pour le candidat recommandé par le gouvernement. Le meilleur esprit règne, nous dit-on, parmi les électeurs qui désirent envoyer désormais au parlement un homme de leur comté, un libéral pur sang qui n'ait jamais eu de rapport avec l'administration actuelle, conditions que tout le parti réformiste approuvera sans doute. Idem.

M. LEVOREN, chimiste français accompagné du colonel Calvert, a fait au moyen de son liquide désinfectant, des expériences dont quelques membres de la Faculté nous ont fait un récit surprenant. Il paraît qu'une chambre de l'Hôpital de la Marine dans laquelle on avait renfermé les matières les plus infectes, et que nous croyons pas devoir décrire par respect pour nos lecteurs, a été subitement désinfectée par le moyen du liquide en question. Cette invention est beaucoup plus utile qu'on ne l'imaginera au premier abord ; outre l'emploi qu'on peut en faire dans les hôpitaux, dans les maisons privées, dans les lieux publics, il est probable que l'agriculture en retirera de grands avantages par la facilité qu'on aura désormais à employer, comme engrais précieux, des matières en décomposition dont on ne peut approcher et qu'on abandonne aujourd'hui. Le liquide de M. Levoren s'obtient à très bon marché, n'offre aucun danger et ne possède lui-même aucune odeur, avantage que ne possèdent point les autres réactifs dont on a fait usage jusqu'à présent pour l'assainissement ou la purification des endroits infectés. Nous ne savons pas encore avec quel succès on s'est servi du liquide en question contre la propagation du virus typhoïde, mais nous tiendrons nos lecteurs au courant du résultat des expériences commencées dès qu'on aura pu le constater. Idem.

MINE DE FER ET DE CHARBON.—RECOLTES.

On nous écrit de la Baie St. Paul, le 22 sept. : "Un mot au sujet de l'exploration projetée dans notre endroit ; auriez-vous la bonté de m'informer, si vous savez quelque chose de la descente prochaine de M. Logan, "ingénieur civil" ? Nous aimerions qu'une visite aux mines s'effectuât autant que possible cet automne. Ce serait d'un intérêt majeur, vu que nous prendrions les mesures nécessaires, durant l'hiver pour mettre les usines en fonction dès l'été prochain. Le rapport, si favorable il était, de ce monsieur, donnerait l'élan aux esprits entreprenants, des fonds seraient souscrits et la chose irait à la satisfaction de plusieurs. "La récolte offre l'aspect le plus désolant ; le blé-froid dans les terres fortes et dans les lieux bas, est dans l'état le plus alarmant ; la maïs semblerait redoubler d'ardeur et de fécondité tant les vers qu'elle dépose dans les épis sont nombreux et faméliques, et rien ne reste, pour bien dire, que la paille sur pied, de manière que beaucoup y mettent la faux ; le seigle est aussi affecté de la maïs que le blé ; la pourriture de la patate se manifeste aussi généralement qu'en 1845, et cela sans distinction de terre, des champs entiers en sont atteints ; les orges et les pois sont d'une très-mauvaise qualité et en bien moindre quantité que l'année dernière ; il n'y a que le blé de sarasin qui semble promettre quelque chose d'après les apparences actuelles. Les jardins potagers souffrent beaucoup des froids qui se font sentir successivement depuis plusieurs nuits, et ils n'offrent point leur richesse accoutumée ; les choux, d'une utilité si grande, sont grêlés et d'une qualité au-dessous de la moyenne, encore sont-ils bien rares ; les navets sont nuls et les restes des légumes est en proportion. Nous aurions droit et raison de redouter l'avenir si nous n'avions les concessions pour assister les lieux en défaut, les grains généralement y sont d'une beauté et d'une qualité parfaite. "Après avoir regorgé de notre superflu chez l'étranger, depuis plusieurs années, il serait fâcheux d'être obligés de recourir à notre tour à leurs greniers ; cela pourrait bien être encore dans l'ordre des choses faisables." Journal de Québec.

Un correspondant du Morning Chronicle, se plaint avec raison de la manière dont les choses sont conduites dans le bureau de poste de Québec ; où quatre hommes suffiraient à peine à distribuer les lettres et papiers, un seul est chargé de cette lourde besogne ; et chacun attend en gémissant, chaque matin jusqu'à ce que vienne son tour de parler et de demander s'il n'y a pas quelque chose pour lui. L'économie est bonne partout ; mais il faut se donner de garde de confondre cette vertu avec la mesquinerie. Idem.

Nous annonçons avec plaisir que les amis des capitaines Morin et Ryan vont aider ces doyens du fleuve à mettre à l'eau, au commencement de la navigation, 20 printemps, deux petits steamers propres au transport des passagers entre cette ville et Montréal, de la même manière qu'on a donné l'existence au bateau à vapeur le Québec. Mais nous espérons qu'il n'y aura de Jndas cette fois. Il est impossible de laisser le monopole régner sur le fleuve en souverain. Idem.

LA CORSE

PAR MGR. L'ÉVÊQUE D'AJACCIO.

Mgr. l'évêque d'Ajaccio, venu à Paris pour solliciter en faveur de son petit séminaire des mesures que tout le monde a reconnues justes et indispensables, et qui lui ont été refusées à honneur au soir de sa présence le cercle catholique de Paris. Le vénérable prélat, le cœur plein des souvenirs de sa patrie et de son diocèse, a prononcé devant cette assemblée, où se trouvaient, outre les membres du cercle, plusieurs pairs de France, plusieurs députés et un grand nombre de personnalités de distinction, un discours de l'état moral de la Corse dont nous avons pu obtenir communication. C'est de ce discours, remarquable par l'élégance du style et par la finesse des pensées, que nous tirerons les observations qui vont suivre. On regrettera, comme nous, qu'un travail si distingué et qui relève tant d'erreurs accréditées par des voyageurs superficiels, n'ait pas été livré intégralement à l'impression.

Il m'est sans doute permis de faire observer que je suis pour le moins aussi compétent qu'aucun autre pour parler de la Corse. Outre que c'est dans ce pays qu'il a plu à Dieu de placer le berceau de mon enfance, je suis initié depuis plus de treize ans, comme évêque, à tous ses intérêts spirituels et moraux. Le premier devoir d'un pasteur étant de connaître son troupeau, je ne me suis arrêté devant aucun obstacle pour visiter tous les points de mon vaste diocèse. J'ai voulu voir sans leur toit, pour ainsi dire, tous les enfants de ma nombreuse famille. J'ai donc été partout, et je puis affirmer qu'il n'est presque pas de paroisse où je n'aie séjourné au moins vingt-quatre heures. J'avais soin de prendre, à chaque station, des notes détaillées que je rédigeais avant d'aller plus loin, sous forme de procès-verbal de visite, et que j'ai soigneusement conservées par devers moi. Il me semble que je connais mon pays et que j'ai quelques droit d'être cru.

Je désirerais, Messieurs, que tous ceux qui ont fait à la Corse l'honneur de la visiter et puis de la décrire, pussent se rendre le même témoignage. Je n'aurais pas le regret d'avoir à démontrer aujourd'hui qu'ils ne nous ont pas et appréciés qu'à travers le double prisme de l'erreur et du préjugé.

§ 1. Les historiographes de la Corse l'ont pilotablement travestie dans leurs livres.

On peut affirmer, en effet, Messieurs, que notre île n'est point reconnaissable, tant elle est défigurée, dans les diverses relations qui ont paru depuis quelque temps, même dans celle qui, en 1838, a eu les honneurs de plusieurs séances de l'Académie des Sciences morales et politiques. Je m'attacherai plus particulièrement à redresser les erreurs de ce dernier rapport, parce qu'il résume, à mes yeux, tous ceux qui l'ont précédé. J'ai lu et relu, et je n'ai pu qu'apprécier les bonnes intentions qui l'ont inspiré. J'ai rendu hommage avec sincérité aux qualités éminentes de l'écrivain et du penseur. J'ai applaudi, comme je le devais, à de nobles efforts tentés avec talent dans le but d'amener la France à s'occuper enfin de nous sérieusement. Mais j'ai eu le chagrin de remarquer que le savant rapporteur de l'Académie n'a pas su se soustraire, lui non plus, aux préventions sous l'Empire desquelles les continentaux ont l'habitude de nous juger. Quand j'ai vu des hommes supérieurs hasarder sur la Corse une multitude de faits et d'aperçus démentis par l'histoire, par la statistique et par les mœurs du pays, j'en ai conclu que ces messieurs n'ont ni pu nous connaître, parce que, d'une part, ils se sont contentés de nous étudier dans les salons de quelques fonctionnaires, et, d'autre part, parce qu'ils sont professionnels d'appartenir à cette école philosophique moderne qui prétend expliquer et perfectionner l'état moral des peuples, non en prenant la religion pour base, mais en l'excluant à peu près entièrement.

Laissez-moi vous dire franchement, Messieurs, tout ce que j'ai sur le cœur à l'endroit de nos pèlerins de la civilisation française qui honorent la Corse de leurs visites. Nos voyageurs modernes arrivent dans le pays qu'ils se proposent de décrire avec des jugements préconçus et des idées arrêtées dans leur esprit à l'idée de système. Ils ont commencé par se nourrir, dans une lecture réfléchie de tous les travaux de leurs devanciers, qu'ils assimilent ensuite lentement qu'ils peuvent à leurs propres pensées, de sorte que, au moment où il touchent du pied le sol de la contrée, vous diriez qu'ils possèdent déjà toutes rédigées dans leurs têtes, sinon dans leurs cornes, les diverses impressions et appréciations auxquelles ils donneront plus tard les couleurs de l'histoire. Le voyage d'explorations qu'ils entreprennent a pour eux, en réalité, un but très-secondaire. Ils ont l'air d'être venus analyser les mœurs du peuple sous le toit de la famille et dans les cités, et il ne s'agit le plus souvent que de recueillir, à leur point de vue, bagage obligé d'anecdotes curieuses, de traits piquants, de scènes sentimentales ou pittoresques, qui montrent l'écrivain consciencieux, le penseur, l'économiste et l'observateur. Et comme ils ont le talent de deviner l'âme aux contours de la figure, quelques rapides excursions vers les quatre points cardinaux du pays leur suffisent pour leur en donner, sous tous les aspects possibles, des notions justes et complètes.

DECES.

A la Rivière du Loup, district des Trois-Rivières, vendredi 17 septembre, à l'âge de 27 ans, après 18 jours de maladie, Dame Louise-Anne Dumoulin, épouse de Louis-Honoré Gauvreau, écar, médecin du lieu. Elle laisse pour déplorer sa perte prématurée, 5 enfants en bas âge et un époux vraiment inconsolable. Ses restes ont été déposés dans les voûtes de l'église de Ste. Anne d'Yamachiche, lundi 20, accompagnés d'un grand concours des paroisses circonvoisines.

A Longueuil, hier, à 7 1/2 heures du soir, après une longue maladie, M. Hypolite Martin, ci-devant de la paroisse de Varrennes, âgé de 36 ans et 14 jours ; il laisse pour déplorer sa perte, une jeune épouse et deux enfants en bas âge, et un grand nombre de parents et d'amis.

A la Baie St. Paul, le 27 du courant, après une maladie de plusieurs mois, M. Jean-Marc Potvin, ancien marchand de cette paroisse, âgé de 81 ans. Il laisse une épouse.

BAZAR.

MARDI le 12 du courant et les deux jours suivants, aura lieu au No. 5, Quarré D'Aloué une BAZAR dont les bénéfices seront partagés entre trois Communautés de cette ville. De grands préparatifs sont faits ; une bande musicale sera engagée pour l'occasion. Pour ce qui concerne les ouvrages s'adresser aux Dames Lévèques et Mores. La table de RAFAËLISSEMENTS sera sous la direction de s Dames J. D'La Croix, de Rocheblave et P. J. La Croix. Montréal 1 octobre 1847.

BULLETIN COMMERCIAL

A New-York, le marché à fleur était stationnaire. La fleur se vendait de \$4 5/8 à \$5 5/8. A Buffalo, il y avait tendance à une baisse. A Montréal, rien de neuf. La fleur est à 26c 9d. et 27c 3d. La fleur sure se vend de 22c 6d. à 23c. Morning Chronicle, Gazette.

